

Porter *Menaud* à l'écran **Un cheminement périlleux**

Iolande Cadrin-Rossignol

Volume 3, numéro 4, hiver 1988

L'éveil culturel de l'entre-deux-guerres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cadrin-Rossignol, I. (1988). Porter *Menaud* à l'écran : un cheminement périlleux. *Cap-aux-Diamants*, 3(4), 45–48.



*Draveurs à l'oeuvre.
(Gravure signée Burns,
tirée de Picturesque Can-
ada, part 10, 1875).*

PORTER MENAUD À L'ÉCRAN

UN CHEMINEMENT PÉRILLEUX

par Iolande Cadrin-Rossignol*

Depuis les années soixante, plusieurs réalisateurs se sont montrés intéressés à adapter le roman *Menaud, maître-draveur* à l'écran. Félix-Antoine Savard s'est toujours déclaré réticent devant les projets qu'on lui a soumis. «*Plusieurs embâcles se dressaient sur cette rivière*», disait-il. En tout premier lieu, il redoutait de voir son oeuvre réduite à stimuler un nationalisme étroit, à devenir un instrument de propagande pour une cause qu'il semblait, par ailleurs, défendre.

Convenons tout d'abord que nous sommes loin du roman conventionnel. Le récit est bref, précipité, ponctué d'images-paysages qui éclairent la vie intérieure des personnages principaux d'une lumière sans bavure: ce sont des héros, jusque dans leurs faiblesses; leur trajectoire est nette, leurs actions, décisives. Même Marie, amoureuse du Délié, n'hésite pas à s'en détourner lorsque ses projets lui paraissent odieux.

Entre épopée et odyssée

En outre, et malgré les apparences, *Menaud* s'éloigne du roman paysan, non seulement par le

fait que les protagonistes ont une dimension héroïque et, de l'univers, une vision qui déborde largement les clôtures de leur village, mais aussi par le fait que le temps y est conçu «*comme une continuité historique [...] belle et digne d'être vécue*». Nous sommes dans l'épopée.

En effet, imbriqué au coeur du roman se trouve un second récit, en abyme. Ce qui, bien sûr, constitue la difficulté majeure de l'adaptation. S'inspirant de Mistral, qui voulut immortaliser sa Provence, Savard travaille et réussit à immortaliser l'odyssée des Français en Amérique.

L'adaptation devra traduire ce second récit de manière à faire saisir le tourment de *Menaud* qui, encore bien plus que «*les étrangers*», redoute les siens qui ont perdu jusqu'à la mémoire de leurs origines. Que sont devenus les «*filis déchus de race surbumaine*», comme l'écrivit un autre poète contemporain de Savard, Alfred DesRochers. Ainsi *Menaud* rage: «*De son vieux fond de révolte sortait sa rancoeur contre l'avachissement des siens...*»

* *Cinéaste et écrivain*

Or, pour un auditoire international, voire pour des plus jeunes, l'odyssée, l'héroïsme joyeux de ces Grands Voyageurs auxquels l'auteur se réfère n'existe pas, c'est-à-dire qu'ils l'ignorent. Comment rendre accessible, d'abord sur le plan factuel mais aussi sur le plan mythique, ce fragment important de l'histoire? Ne faudra-t-il pas l'amalgame, à un matériau visuel d'ordre onirique, de quelque information historique?



Monseigneur Félix-Antoine Savard et le philosophe Charles de Koninck à Baie-des-Rocbers, vers 1950. (Collection Zoé de Koninck).

La montagne mythique

Par ailleurs, la dramatique de **Menaud** met en scène, à part entière, un personnage dont les humeurs ne sont pas si faciles à rendre au cinéma: je veux parler de la nature, de cette nature, lieu et enjeu du récit, par laquelle nous accédons à l'âme des héros et à leur temple: la montagne.

Toutes les civilisations, à l'Est comme à l'Ouest, ont perçu la montagne comme le premier des temples. Car la montagne, par sa verticalité, relie la terre au ciel et indique le chemin – le passage – vers l'immortalité. «*À l'origine du christianisme, les montagnes ont symbolisé les centres d'initiation formés par les ascètes du désert*». Ainsi les taoïstes considèrent l'agriculture comme un phénomène trop précaire; ils préfèrent attendre de la montagne une alimentation frugale, mais constante. Ils en font la résidence de leurs «Immortels», et s'y réfugient pour le devenir.

Il est assez curieux de découvrir dans **Menaud**, au Nord de l'Amérique du XXI^{ème} siècle, des considérations analogues: «*Menaud, Josen, Alexis,*

eux, n'avaient point de ces retours, étant d'une autre race: celle que la terre mesurée, avec ses labours et ses moissons, ses rigueurs et ses tendresses, n'avaient pas encore apprivoisée. Pour eux, la vie c'était le bois où l'on est chez soi partout, mieux que dans les maisons où l'on étouffe, c'était la montagne, aux cent demeures, aux innombrables chemins tous balisés des grands souvenirs du passé?»

Les clôtures, l'agriculture: cet assujettissement du pays agace Menaud. Son sentiment du territoire, beaucoup plus vaste, semble identique à celui des Amérindiens, qui, chez eux partout, jouissant de tout, ne possédaient rien.

Du reste, dans ce roman, l'escalade en montagne a pour effet de départager immédiatement les sédentaires des nomades, des voyageurs. Du haut des collines, le hameau de Mainsal apparaît si petit, si étroit que, si ce n'était de sa fille, Menaud n'y retournerait jamais. Après la mort de son fils, il s'échappera pour aller vivre seul, dans sa cabane, des produits de la forêt. C'est là sa vraie vie – son antre sans fin – sacrifiée une première fois à l'amour de sa femme et de ses enfants. Et quand ce monde est menacé de clôtures, de baux, de règlements, il cherche des appuis pour défendre cette nature sauvage, au risque de mourir. Car c'est là le pays de Menaud: l'espace vital de ces êtres, de ces forêts, «*de toutes ces choses qui me criaient: dis-nous, dis-nous, dis-nous!*»

À la lumière des événements qui font que la plupart des groupes humains sont menacés de disparition, que l'écologie est détruite par les puissances d'argent, que l'homme, mesure de toute chose, fait figure de pantin, le roman de Mgr Savard prend un sens universel.

Des «étrangers sont venus». Étrangers aux êtres et aux choses, ils traitent l'univers comme ils ont traité la forêt – tronçonneuses et technologies aliénantes à l'avenant. En 1937, le mot écologie n'existe pas. Dès qu'il en aura connaissance, F.-A. Savard l'utilisera avec le bonheur propre aux mots indispensables. Car, des signes fort inquiétants d'abus se manifestent... «*Si la science est pure [...] ses découvertes de plus en plus merveilleuses doivent être soumises à une morale: morale de la conservation, morale de l'équilibre infiniment délicat des écologies de la vie, morale de l'air, de l'eau, de la terre et de toutes ces plantes, morale de tous ces trésors que menacent, poussés par l'appât du gain, les techniques voraces d'aujourd'hui*».

Des personnages cornéliens

À cette heure, il faut donner aux images du film la qualité de cette angoisse qui entraîne vers la folie un maître-draveur à bout de mots, à bout d'arguments, à bout de souffle. Puisque, en effet – autre

difficulté dans l'adaptation de ce roman – le héros ne gagne ni ne meurt: son geste s'esquive dans la folie. Passer de cet état d'insurrection à la perte des sens – à la perte du sens – n'est pas le fait habituel de l'épopée.

Pas plus que ne l'est, du reste, la transformation étonnante de Marie, sa fille. Voici, au début du roman, une jeune femme qui, à l'exemple de sa mère, ne rêve que de voir son homme vaquer aux champs par-delà les géraniums de sa fenêtre (comme le personnage de Rachel, dans *la Dalle-des-Morts*). Pour mieux s'en assurer, elle s'amourache même du Delié, sédentaire et séduisant, pour qui baux et clôtures ne sont d'aucun embarras, puisqu'on lui en confiera la garde. Sorte «d'homme engagé», servile, il se trouve être l'ennemi juré de son père, nomade et farouchement libre. Puis voilà cette jeune femme qui, par un brusque revirement du cœur, par une sorte de révélation, s'attache au double de Menaud, Alexis, et l'encourage à poursuivre sa quête de liberté.

En se distinguant de sa mère, en renonçant à son propre rêve de fusion, Marie se tourne vers un homme qu'elle ne pourra pas retenir auprès d'elle. Sur le plan psychanalytique, cette transformation témoigne d'une évolution vers l'autonomie et d'une acceptation de l'altérité. Marie passe de l'univers charnel de la femme à la reconnaissance de l'univers symbolique de l'homme et, ce faisant, s'accomplit comme l'un des plus beaux personnages féminins de notre littérature.

Mais cette trajectoire complexe de Marie, que l'on saisit aisément dans le roman, suppose pour un récit cinématographique quelques moments, quelques séquences-chevilles qui laisseront au spectateur le temps de saisir cette évolution dramatique.

Quant à Menaud lui-même, à sa folie, on doit supposer que le sentiment d'appartenir à l'univers, d'y contribuer dans la foulée des ancêtres, se sachant prolongé par les générations futures, lui a fourni jusqu'à présent le sens de sa vie. Certes, on pourrait croire que la double perte, celle du temple sacré, de la montagne, et celle de son fils Joson, le soumet à l'éclatement de cette continuité mouvante de l'existence: ce sont là des chocs suffisamment grands. Il pourrait en mourir ou perdre la raison de façon définitive. Certains se sont même étonnés du fait que Menaud, en lieu et place, n'attente pas à ses jours. Mais là n'est pas le propos de l'auteur. «*C'est pas une folie comme une autre!*», dit Josime, et ce sont là les derniers mots du roman: «*Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement.*»

Ce malheureux prophète était-il bien loin de la vérité lorsqu'il pressentait un «*dangereux avenir conséquentiel*» à cette exploitation des êtres

et des choses? Est-ce que ce dangeureux avenir sur lequel insistait F.-A. Savard, en guise d'explication à son roman, ne se déroule pas en ce moment même, sous nos yeux? Est-ce qu'elles ne meurent pas, ces forêts tant convoitées? Peut-on boire encore où l'on veut, quand on veut, l'eau



des sources, l'eau de pluie? Ne sommes-nous pas – «*toutes les forces humaines qui veulent vivre*» – en danger d'être exterminés avec la vie elle-même?

Menaud, objectera-t-on, pauvre maître-draveur, n'aurait su prévoir tout cela. Mais lui et tous ses pareils pouvaient le pressentir: après tout, quand on traite ainsi des humains, comment ne pas traiter la faune, la flore, la planète entière à l'avenir?

Écologiste avant la lettre

À la manière des documentalistes de cinéma, F.-A. Savard avait écouté durant des heures le récit des misères – des travers, comme le disait de lui-même Jos Boies – de ces draveurs. Il avait marché les chemins de la drave, il avait aussi parcouru

Dessin de Monseigneur Félix-Antoine Savard: «Menaud dans la montagne». (Archives de l'Université Laval).

Mgr. F.-A. Savard et le comédien Albert Millaire après une représentation de *la Dalle des Morts*, en 1965. (Archives de l'Université Laval).



des périples de «voyageurs», canotant toutes les hautes rivières accessibles dans sa région. À la fois sur les sentiers du symbole et de l'invisible et sur ceux, non moins rudes, des grands bois, il a accompagné ces «hommes qu'en certains milieux on se plaît à appeler des illettrés et qui... savaient bien nommer, non dans une logique statique et confortable mais dans leur mouvement vital, les choses les plus fluides, les plus insaisissables et les plus périlleuses». Or, s'il an-



Caricature de Raoul Hunter publiée le lendemain du décès de F.-A. Savard. Reproduit avec l'autorisation de l'auteur. (Le Soleil, 25 août 1982).

nonce, dans ce roman, l'irruption d'un désordre incommensurable, c'est peut-être «*qu'avant d'écrire... il interrogeait les êtres*» et qu'après coup, «*il essayait d'introduire dans les signes ce qui lui avait été révélé, et parfois, les idées mystérieuses ou secrètes que certains êtres lui avaient confiées.*»

Nul doute que ces hommes, «*capables de nommer dans leur mouvement vital les choses les plus fluides*», développent une sorte de pré-science de l'avenir. Aussi, que son héros perde la raison n'est guère étonnant: menacé d'une telle perte de sens, d'une telle perte d'espoir, il «trouble». La communication avec les siens est rompue, ils ne l'entendent plus, celui à qui ils s'en remettaient de leur vie (Jos Boies, – le draveur dont s'inspirait Savard, – «*n'avait jamais noyé un homme!*»); sa mort individuelle devient insignifiante, puisqu'il s'agit de l'anéantissement de tous les liens qui unissent l'homme à ses semblables, à son habitat, à la continuité même de la vie.

Menaud ne peut donc ni mourir, ni attenter à ses jours, mais, réfugié dans une folie temporaire, il peut avertir avec l'espoir d'être un jour entendu.

Par conséquent, cette folie de Menaud, au cinéma, comme dans le roman, devra faire trembler les héritiers d'un royaume profané...

Voilà résumées, de façon sommaire, les prémisses de cette adaptation qui voudrait échapper à la trahison: le genre épique; le récit, en abyme, de l'odyssée des voyageurs; la mise-en-images de la nature comme personnage et miroir du drame; la dramatisation de l'aspect prophétique, au plan écologique et spirituel, du discours de Menaud; la trajectoire bouleversante des deux personnages principaux, de Menaud et de Marie, sa fille.

Faire un film suppose un énorme travail d'équipe. Depuis le coût du montage, dont le producteur supporte la lourde charge, la production comme telle, où plusieurs créateurs collaborent, jusqu'au lancement en salle, ici et à l'étranger. Il s'agit d'une entreprise qui exige de ses promoteurs une foi sans défaillance.

Si je n'ai pas insisté sur les défis d'ordre matériel que cela entraîne: reconstitution de la drave, du feu, de l'époque et sur les coûts que cela engendre, c'est que les principaux obstacles doivent d'abord être franchis dans la dramatique et dans le style: le reste devient affaire de travail, de ténacité, d'ingéniosité et – si les dieux sont avec nous – d'inspiration.

«... les belles et grandes choses subissent maintes épreuves avant d'être réalisées» nous a confié F.-A. Savard, qui, à coup sûr, en savait beaucoup plus qu'il n'en a laissé entendre sur la question. ♦